

La porto s'ouvrit, et le seigneur de Laugenarck entra.

—Vous, dit-il au prévôt, remontez vite. On a besoin de vous là-haut.

—Ainsi, mon père, nous avons repoussé victorieusement l'assaut? demanda Judith triomphante.

—Donnez-moi la clef.

—Pourquoi?

—Donnez-la moi, vous dis-je.

Le vieux chevalier la lui prit, puis s'approchant de Bertine agenouillée, il la saisit par la main et lui dit :

Lévez-vous, ma fille; vous êtes libre. Votre père vous attend. Je vais vous conduire auprès de lui.

—O mon Dieu, soyez béni, s'écria Bertine en se levant toute joyeuse. Mon père, mon bon père, où êtes-vous?

—Qu'est-ce que cela signifie? murmura Judith en grinçant des dents. Et nous sommes vainqueurs? Hélas! mon père, perdez-vous la raison?

—Taisez-vous Judith, et écoutez-moi. Je n'ai pas beaucoup de temps pour m'expliquer. Notre château est pris. Tous nos hommes sont blessés ou prisonniers. Si l'on ne rend pas Bertine saine et sauve à son père, nous devons tous mourir aujourd'hui: vous, votre frère et moi, et notre race finira avec nous!

—Et vous allez laisser triompher les perfides ennemis de mon honneur et de mon bonheur? hurla Judith tremblante de rage. Vous allez la conduire dans ses bras à lui, à ce Walter qui me condamne à une honte éternelle? Oh! non, non, elle mourra, et je la déchirerai en pièces avec mes ongles.

Et elle se débattit violemment contre son père qui s'était placé entre elle et Bertine épouvantée, mais il était fort et la retint si solidement par la taille qu'elle ne put faire un mouvement.

Alors, de la poitrine oppressée de Judith sortit un